

LE PÈRE PEINARD

Réflexes

HEBDOMADAIRES d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS
FRANCE

Un An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

BLANCHISSAGE DE LA BANDE A LESSEPS FINI LE PANAMA!

ASTIQUAGE D'UN CONTRE-COUP A VIENNE Ecrabouillage d'un autre à Tourcoing



PLUMÉS & CONTENTS!

Ohé, les actionnaires du Panama, que dites-vous de l'acquittement de la bande à Lesseps ?

Hein, voilà qui vous la coupe !

Les marchands d'injustice de la Basse-cour de cassation viennent de vous foutre une belle mornifle.

Allez, mes rudes niguedouilles, vous êtes rincés, et chouettement, nom de dieu !

Y a pas mèche de l'être mieux.

Vous n'avez même pas la satisfaction de voir vos détrousseurs foutus au balon.

Si dans la première manche les juges salèrent ferme Lesseps, Eiffel et Cie, c'est

qu'ils savaient qu'à la belle, les accusés prendraient leur revanche.

C'était maquillé d'avance.

Oh foutre, c'est pas bibi qui vous plaint, — pas plus que je ne plains les joueurs qui vont se faire enfler aux courses.

Vous aussi, vous avez voulu gagner gros, sans en foutre une secousse : si vous avez fichu votre beau pognon à Panama, c'est que le Suez vous avait tourné la boussole, — vous espériez récolter des mille et des cents.

Vous avez été volés, pire que dans un bois, tant pis pour vous !

C'est toujours le même dada : au lieu de vous occuper d'emmancher votre bien-être par la Sociale, vous avez manœuvré pour tirer la couverture de votre côté, — ne voulant du bonheur que pour vous.

Vous êtes fricassés, la belle foutaise !

On n'a pas le temps de s'apitoyer sur vous : y a des malheureux qui sont plus à plaindre.

**

Si encore, vous aviez du sang dans les veines, on verrait à s'intéresser à votre sort.

Mais non ! Tous les plumés du Panama sont des poules mouillées.

Nom de dieu, ça me rappelle l'histoire d'un notaire qui avait râflé pas mal de pognon et qui se préparait à lever le pied avec le magot.

Les gogos du patelin, qui avaient été assez poires pour confier leurs quat'sous au birbe, flairaient le coup. Ils ne déses-saient pas de jérémier, — mais c'était tout ce qu'ils faisaient, mille dious !

Un bougre fut plus mariole ; il alla relancer le notaire à son étude, foutit sous le nez du filou un chouette revolver et lui dit : « Mon salaud, si tu n'aboules pas illico les 7 à 8 milles balles que j'ai déposé chez toi, t'es cuit ! Je te casse la gueule... »

Le notaire commença par jurer tous ses grands dieux qu'il n'avait pas un radis, qu'il était ruiné, et plus pauvre que Job, le fabricant de papiers à cigarettes.

Mais le bougre ne lâchait pas son revolver : « Quand t'auras fini ton discours, tu ouvriras ton coffre-fort, pas ! »

A force, voyant qu'il n'y avait pas plan de s'esquiver par la tangente, le notaire s'exécuta : il cracha la belle galette.

Pas besoin de vous dire, les camaros, que les trous du cul qui s'étaient contentés de jérémyer n'ont jamais vu un pélo.

Eh bien, mille marmites, jusqu'il est l'actionnaire de Panama qui a eu le nerf du bougre dont je viens de jaspiner la binaire ?

Une niguedouillerie que gobent les petits bougeoisillons, empileurs de pièces de cent sous, coupeurs de fils en quatre, c'est celle que leur serinent les jean-foutre : « Attention ! Si ce que rêvent les anarchos arrivait, vous seriez dépouillés, foutus sur la paille. »

Pauvres culs !

Tandis qu'on vous fiche le trac avec les fariboles sur l'expropriation à venir, vous vous laissez vider les poches par les banquiers. Et comme les bandits n'y vont pas avec le dos de la cuillère, vous êtes fichus sur la paille, — et pour de vrai, nom de dieu !

Espèces d'andouilles, au lieu de vous serrer le ventre, de boire de la lance et de bouffer du pain sec, pour apporter davantage de braise aux Lesseps et aux Eiffel, vous auriez le nez bougrement plus creux en suivant mes conseils :

Primo, au lieu d'empiler vos gros sous, de faire des économies, — vous seriez plus mariotes, en bouffant votre comptant, et en vous payant quelques douceurs.

Deuxièmo, au lieu de couper dans les balivernes des gros colliers, vous comprendriez que vous n'avez rien à perdre et bougrement à gagner au chambarde-ment général.

De sorte que, au lieu de reluquer les ouvriers avec vos yeux en boules de lotos, vous vous rangeriez de leur bord.

Et en cœur on tannerait le cuir aux crapulards !

Mais non, vous êtes trop gourdes, faudra que le populo fasse le turbin sans vous !



LE PANAMA, J'EN ROTE !

Nom de dieu de nom de dieu !

J'en rote.

Ah, les salops n'ont pas la trouille ; et pour se foutre du populo, à eux le pompon.

Sans y aller par quatre chemins, faut reconnaître que les enjuponnés qui ont le toupet de faire gober aux patrouillotards français des pilules de la grosseur du Panama, sont les plus ronflants, les plus roulants, les plus tordants, les plus épatants des charlatans.

Oui, foutre !

Après celle-là, si les gogos ne sont pas purgés et rincés jusqu'au fin fond des boyaux, il ne restera plus qu'à leur z'y foutre un lavement avec cette grande carcasse infundibuliforme qu'on appelle la Tour Eiffel.

Ah, la vache ! (pas la Tour.)

Vous entendez bien, camarades, que toute cette comédie dégueulasse était préparée, truquée, manigancée, pour l'épatement de la galerie et le plus grand bénéf des entrepreneurs véreux qui font marcher les marionettes parlementaires, judiciaires et rotatives.

Le procès à grand tra-la-la, ... l'X inconnu

(entre nous, mes loupiots, c'est le père de notre empereur Carnot, — mince de carne!...) les 104, ... les dépositions à effet, et patati et patata, ... toute cette salade de merde qu'ils ont brassée pendant six mois, ça ne compte plus, ça n'a jamais existé !

Il y a si longtemps que ça s'est passé !

La prescription couvre tout ce fumier, où déjà poussent des roses pour nos filles et des lauriers pour nos troupades.

Après un semblant d'enquête l'affaire est définitivement classée, — devient monumentale et légendaire.

Tout ce qu'on a dit, tout ce qu'on a fait, c'était pour la frime ! C'était l'acte pathétique de cette guignolerie trop mal jouée par des pitres comme Q. de Beau Repaire, par des gourgandines comme la Cottu pour atteindre l'effet qu'on se proposait, et qui était d'apitoyer les cœurs sensibles sur « les grandes infortunes » des Panamistes.

Oh ! là ! là ! lâche-moi le coude madame Thémis, avec tes tirades de mélo.

Va faire ajuster tes balances, vieille marchande d'injustice.

Mais, attendons la fin !

Maintenant, les plus niguedouilles peuvent se faire une opinion, s'ils ne la pigent pas toute faite dans quelque canard brenneux.

Dis donc, mon petit vieux, claqueur des quatrième galeries, toi qui coupe dans la pommade à Yves Guyot, et qui t'es senti le cœur frictionné d'héroïsme sous la paume délicate de la mère Cottu, as-tu vu comment ça finit, la pièce ?

As-tu compris, tête de pipe, quand, au baisser du rideau, les juges et les jugés de l'accabit des Lesseps se serrent la pince-monseigneur et dansent le pas du hareng-saur en se retroussant jusqu'au menton ?

Non, tu n'as rien vu, rien compris, brave républicain, fleur de gourde.

Bonnes gens, allez vous coucher, les uns avec vos femmes et les autres tout seuls.

La farce est jouée !

Le vice est récompensé, et la vertu est remise à sa place, comme il convient dans tout bon drame bourgeois où le peuple a pleuré.

Et vous, mes braves fioux d'anarchos, pensez-y et ne doutez jamais.

Vous avez raison quand même.

Vous ne pouvez pas avoir tort !

A quand la lessive ?

Faudra la chauffer dur cette cuvée.

En attendant, y a des jours où j'ai envie de pisser de l'œil, moi aussi, mais c'est de rage, nom de dieu !

Est-ce que les dindons aveugles ne vont pas ouvrir leurs quinquets, à force de recevoir des marrons dans la gueule et des coups de pied dans le croupion ?

Est-ce que toujours on verra cette bonne vache de populo volé, battu et content.

Et cocu par-dessus le marché, foutre !

Oui, cocu comme père et mère !

Car, où sont tes jouissances à toi, Jean Nigaudin ?

Quel est le poussier où tu puisses roupiller en paix ? Quel est la gonzesse que tu puisses embrasser à plein bec ?

Va-t-il falloir encore te démontrer ça ?

Non, cent mille fois non, comprenez le, tristes déchards, forçats du baigne industriel, gueules noires de la mine, culs-terreux, pauvres pêcheurs, vous n'avez rien à vous que vos yeux pour pleurer devant les drames de la haute pègre, et vos dents aiguës pour rire ou pour mordre.

Tant qu'à ça, nom de dieu, vous êtes tellement moutons qu'il vous faudra devenir bougrement enragés !



LA GRÈVE DES COLIGNONS

Eh, foutre, les bougres tiennent ferme.

Les premiers jours, ils ont eu le nez assez creux pour culbuter les quelques guimbardes des faux-frères qui n'avaient pas lâché le turbin.

Les Compagnies ont eu le trac pour leur matériel : « Si nous conservons les quelques cochers qui massent encore, on crèvera nos canassons et on démantibulera nos sapins. »

Si les grévistes s'en étaient tous à taper sur les faux-frères, Bixio et Lamonta n'y auraient pas vu grand mal, nom de dieu !

Mais, chambarde leur matériel !

Ça leur a tellement fait mal au cœur, qu'ils ont bouclé les Dépôts et qu'il n'y a plus un seul sapin des grosses Compagnie qui roule.

Comment se terminera la grève ?

Les uns parlaient de foutre les compteurs aux voitures ; les autres d'emmancher une grande coopérative.

Tout ça, mille bombes, c'est kif-kif des lavements foutus à la tour Eiffel.

Le plus pratique serait de faire dégorger les gros voleurs, Lamonta, Bixio et la séquelle.

Ah, si les colignons foutaient le grappin sur les voitures et tout le ba-ta-clan, ça serait bath au pommes !

Tudieu, les cochers ont assez trimé pour leurs exploiters, — il serait bougrement temps qu'ils turbinent pour eux-mêmes !

LES MINEURS DE SAINTE-FLORENTINE

Dans l'Auvergne aussi, la grève bit toujours son plein, nom de dieu !

Et les charpentiers à Carnot continuent à faire des leurs, tandis que les dragons se tiennent en permanence, prêts à sabrer les gueules noires.

Y a pas de fourbis que les grosses légumes n'essaient pour couper la chique à la grève : le sous-préfet s'en va racrocher des mineurs, leur promettant des salaires espatrouillants, s'ils veulent recommencer à turbiner.

L'Araignée ne s'épate pas non plus : il envoie des lettres de menaces aux prolos. Ça les touche si peu, que les gas s'en servent de torches-culs.

Outre ça, comme la mine se détériore, on réquisitionne des gueules noires pour l'entretenir : les grévistes n'en pincant pas, et ils ont bougrement raison, — tant que la mine sera en bon état la Compagnie ne canera pas.

Ce qu'il y a de bath aux pommes, c'est que les mineurs ne se laissent pas embobiner par les bouffe-galette. L'Arracheur de dents Ferroul n'a fait que montrer sa barbe ; quand il a vu qu'on ne le portait pas en triomphe, il a décaillé.

Après lui, Thivrier le Rétameur s'est amené. Subito, le type avait maquillé la fin de la grève avec le sous-préfet, disant à la façon du prêcheur : « Mes enfants, vaut mieux une demi-victoire qu'une défaite. »

Ah mais, les gueules noires d'Auvergne ont la caboche dure, fouchtra ! Ils ont envoyé paître le Rétameur.

LA SÉRIE DE PERPIGNAN

Là-bas aussi, foutre, y a eu une petiotte série de grèves :

Y a déjà un bout de temps que les charretiers porteurs de vins donnaient le branle.

Puis, les paperettes, dont j'ai dit deux mots la semaine dernière, ont suivi le mouvement.

Parlons d'abord des charretiers : ils avaient soupé des crasses que leur faisaient les patrons, qui, du matin au soir les engueulaient, les accusant de prendre du vin. Outre ça, ils trouvaient qu'ils ne gagnaient guère pour un turbin si dur que le leur. En effet, y a des fois qu'ils ne dorment que deux ou trois heures sur vingt-quatre.

Pour lors, ils réclamèrent cent sous et trois litres de vin.

Turellement, les patrons se firent tirer l'oreille ; mais, comme les charretiers sont des types à poigne, — les singes craignaient pour leur sale peau, qui ne vaut pourtant pas cher, — et ils accordèrent tout.

Y avait quelque temps que cette affaire était enterrée, lorsque l'autre semaine on apprend que les paperettes ne voulaient pas travailler, — leur singe, le sale exploiteur Bardou, leur ayant fait savoir qu'à partir du 19, elles ne gagneraient plus que 25 sous par jour au lieu de 30 sous.

Et foutre, celles-là sont les mieux payées ! Y a des ouvrières qui dans ce bagne infect ne gagnent que 15 à 20 sous, — faut avoir les doigts bougrement déliés pour pouvoir arriver à trente.

Dame, les paperettes n'ont rien voulu savoir : elles refusèrent de se renquiller dans le bagne.

Le Bardou était baba de la chose : il ne savait d'où lui venait cette tuile. Pensez donc, c'est une grosse légume, il est adjoint, et il croyait dans sa vacherie de patron, que les ouvrières courberaient bonassement la tête.

Ah ouat, elles se foutirent à gueuler ! On flanqua sergots et pandores à leurs trousses.

Le Bardou, adjoint au maire de la bonne ville de Perpignan, était dans une rage folle ; furieux, il gueula aux paperettes : « Ah ! c'est comme ça ? Et bien, quand vous crèverez de faim, vous pourrez venir me gratter les c..... (1). »

Un torche-cul opportuniste, qui perche sur le derrière de la Préfectance, — une bonne place, fouire ! — voyant que les choses se gâtaient, publia dans ses pissotières une tartine où le Bardou pleurniche de son désintéressement et de son amour pour la classe ouvrière.

Je te crois, les élections sont proches !

Les sociaux pisse-froids, — y en a partout de cette engeance, — se foutirent en campagne. Deux membres du Cercle, « le Réveil Social » se déléguèrent eux-mêmes chez le Bardou.

Ces révolutionnaires de paille gueulèrent que ci, que là... Le Bardou leur fit la réplique et sans trop crier (car il faut ménager ces farouches, les élections sont si proches !), il leur assura qu'il perdait de l'argent depuis 18 mois, et, pour preuve, leur étala sous le piton un tas de paperasses.

Mais, foutre, pourquoi donc le Bardou tient-il tant que ça à se ruiner ? Si c'est vrai qu'il perd de la galette, qu'il plaque son bagne, les prolos le feront marcher sans lui, — et ils y trouveront leur compte.

Tonnerre de Brest, ces couillonades ne se discutent même pas !

Bref, la perspective des élections aidant, Bardou s'est décidé à reprendre ses ouvrières à 30 sous, — mais pour trois mois seulement, espérant que d'ici là elles pourront chercher du travail ailleurs, — ou mieux, qu'il aura le temps de leur serrer la vis.

Pauvres paperettes ! Elles ont été roulées de la belle façon, par ces roublards de politiciens.

M'est avis que si elles s'étaient mises à faire, et à débiter pour leur propre compte, des cahiers de papier à cigarettes, le patron n'en aurait pas mené si large.

Et si, en cas d'empêchement, elles s'étaient foutues à démantibuler la fabrique, alors, oh ! alors, c'est les farouches sociaux pisse-froids qui n'auraient pas été contents !



ASTIQUAGE DE CONTRE-COUPS

Décidément, nom d'une bombe, les temps deviennent épineux pour les chiens de garde des patrons.

A preuve les deux flambeaux suivants qui viennent d'arriver à **Vienne** et à **Tourcoing** :

Jaspions de Vienne d'abord : y a une quinzaine de jours, un vilain monstre, que les prolos ont surnommé Mazamet, s'enquillait en qualité de garde-chiourme au bagne Rivoire Marcel.

A peine dans la place, le tortillard Mazamet placarde des ordres un peu partout. Défense de ceci, défense de cela ! En plus, il disait à qui voulait l'entendre qu'il dompterait les prolos, tant crânes soient-ils.

Il avait des intentions, ce mal foutu là !

Les riches fleux, employés dans le bagne, avaient l'habitude de boire une chopotte le lundi après-midi.

Mossieu Mazamet qui ne se faisait pas faute de siroter un glass, trouva épouillant qu'on puisse boire dans un atelier. Sous prétexte que c'était pas une gargotte, il défendit l'entrée du vin dans la boîte, et pour comble, interdit qu'on a'lle boi e dehors.

Le sale type comptait sans le nerf des prolos : ils répondirent au défi du salopaud en continuant de se payer un coup de picton, comme les lundis précédents. Un riche bougre se délégua, revint avec un litron sous chaque bras, et il planqua les chandelles sur son métier.

Le bancal Mazamet foutu en furie, relance le copain et déclare qu'il va foutre en bas les deux kilos.

« Touches-y, espèce de mufle ! si t'aimes te faire bourrer la gueule. »

Et comme le contre-coup voulait fiche sa menace à exécution, le bon bougre le choppe par la peau du cul. Oh ! il ne voulait pas lui fiche des beignes, non ! il cherchait simplement à le redresser ; mais le Mazamet a tellement bien pris les contours du cor-de-chasse où l'on l'a moulé qu'il n'est pas redressable.

Ça a fait un fouan de tous les diables, nom de dieu ! Et tous les prolos de se dire : « Puisque cette espèce d'aztèque à la patte folette, ne veut pas qu'on soiffe dans la boîte, allons au tapis du coin. » Et sans barguigner, tout le monde se tire des flutes pour le reste de la journée.

Dame, le garde-chiourme s'est foutu dans une rage rigouillante.

Le lendemain, le bon bougre qui s'était montré le plus, trouve sa courroie par terre, (ce qui signifie qu'on est saqué). Sans s'épater, le chouette zigue monte sur son métier pour la refoutre en place.

La sale vermine voulait une victime ; il s'amène et coupe en deux la courroie :

« Bougre de vache ! » Que clament en chœur tous les prolos. Et, sans en dire plus long, ils tombent sur le type et lui foutent une saucée

aux petits oignons. Après quoi ils se font régler.

Si bien qu'au lieu d'un, une dizaine d'ouvriers quittèrent, comme un seul homme, le turbin.

Cré petites marmites, c'est gentil d'être solidaire les uns des autres.

Voyant ça, le Mazamet prend la frousse. Il n'ose plus sortir, et ne trouve rien de mieux que d'envoyer chercher les poulards, croyant intimider les bons copains.

Ah malheur ! malgré une chiée de sergots, plus de 800 bons bougres attendaient la vilaine crapule à la sortie. Si bien qu'au lieu de partir à 7 heures, il en était 8 et demie, que mon traqueur était encore à l'usine.

Le quart-d'œil perdant patience va chercher le prisonnier et l'oblige à sortir.

Ah, nom de dieu, sitôt que le populo aperçut la tronche de cette charogne ce fut une huée faramineuse.

« A bas Mazamet ! A l'eau ! Hue ! Hue !... »

Et des sifflets, foutre, en veux-tu, en voilà.

A un moment donné, les roussins qui avaient bien guigné le coup, se retournent et paument deux gosses d'une quinzaine d'années. Ils les enchaînent et les triment vivement au poste.

Arrivés là, un des pauvres gosses a été passé à tabac d'une façon barbare : on croyait que les roussins avaient un anarcho dans les pattes, mais non ! Le pauvre même suppliait de le laisser, qu'il n'avait rien fait, se traînant aux genoux d'un roussin qu'on a baptisé Pellegris. Pour toute réponse, le gamin a reçu une trifouillée de coups de pied dans le ventre.

Oh le misérable lâche, le vil bandit ! Ce que le populo est en colère contre lui : tous les bons bougres disent carrément qu'il ne portera pas son crime en paradis.

C'est qu'en effet, cette assommade d'un gosse inoffensif a soulevé une indignation espatrouillante : chacun regrette que ces pestailles-là ne se soient pas trouvées rue des Bons-Enfants.

Le plus hurf de cette affaire, c'est la solidarité de tous les ouvriers.

Dans toutes les boîtes, on a fait des listes de souscriptions pour venir en aide aux justiciers du bagne Rivoire, qui ont su, par leur attitude chouetto-suifarde, foutre une leçon à leur contre-coup, — et aussi aux autres chiens de garde, à qui ça fout la puce à l'oreille : s'ils avaient envie de faire des mistoufles aux bons bougres qui peinent dans les bagnes du matin au soir.

En se rendant solidaires les uns des autres, on arrivera à foutre en marmelade cette société de pourriture, où il est permis aux contre-coups de faire tant de vilénies aux turbineurs, — et aux sergots d'assassiner des gosses sans défense.

Bravo les justiciers !

Bravo, tous les riches fleux qui se sont rendus solidaires !

Le père Peinard vous envoie à tous un tombeau de félicitations.

A **Tourcoing**, mardi matin, un contre-coup de la filature Flipo, collait une amende à un prolo arrivé un brin en retard.

Le bon bougre ne le prit pas à la plaisanterie : « J'en ai plein le cul des amendes : tu vas me rembourser toutes celles que tu m'as collées ! » qu'il se dit.

Illico, il empogne un rouleau de bois et je te cogne !... et je te cogne !...

Le garde-chiourme était tellement gobé par les prolos que tous, — sauf un, — ont assisté à son exécution sans bouger.

Quand le prolo l'a eu écrabouillé, il a grimpé

(1) Je mets des points : le Père Peinard ayant déjà été poursuivi pour avoir imprimé le mot à propos de Ravachol ; — le jean-foutre Bardou l'a dit en public, il ne sera pas inquiété !

sur les toits et grâce aux échelles de sauvetage installées en cas d'incendie, il a pu se tirer des pieds. — et comme la frontière est tout près il est allé en Belgique d'une galopée.

La rousse est arrivée, tout juste pour relever le contre-coup en compote.

LE DUEL DES COLIGNONS

Ah, nom de dieu de nom de dieu de nom de dieu !

« Eh bien quoi, qué qu'il a encore à ronchonner le vieux gniaff? » vont gueuler les camaros.

Ce que j'ai, foutre de foutre !

J'ai que je suis dans une rogne a tout casser.

Et, c'est après ces sacrés tourtes de colignons que j'en ai, foutre !

Je m'en mange les sangs, tonnerre de Brest !

Turellement, c'est pas que je blâme les types de faire un brin de raffut. Non ! En jaspinant sur les grèves, j'ai dit mon sentiment : ils ont raison de vouloir forcer leurs maudits singes à les payer à la journée. C'est pas rigolo de rester des douze et quinze heures le cul vissé sur une guimbarde à avaler des plats de chaleur, à endurer la lance ou la neige... et de cracher, tous les matins, vingt balles, ou plus, aux salauds de loueurs, sans seulement savoir s'il y aura mèche de décrocher quarante sous pour tortorer.

Donc, c'est pas pour ça que je gueule, foutre non !

A part que je les trouve trop molasses et trop gnian-gnian, ces sacrés guimbardiens ont raison de faire grève.

Par exemple, je vois pas ou ils veulent en venir en accouchant d'une grève à la flan qui va traîner des semaines.

Les gros charognards, les Lamonta et les Bixio, n'attendent pas après leur journée pour vivre, — non plus que pour foutre la becquée aux canassons.

En est-il de même des colignons ?

Y a même pas besoin de le demander, nom de dieu !

Les pauvres bougres sont logés à la même enseigne que tous les prolos : quand ils ne turbinent pas, ils font ballon. Or, si la grève lambine trop, les colignons seront vaincus par la mistouffe.

Si je suis en rage, c'est qu'il y a autre chose, mille marmites !

Voici : j'ai reluqué dans les quotidiens que les couillons, au lieu de taper sec sur les bourgeois qui les emmerdent, leur envoient des témoins.

Oui, les aminches. des témoins !!!

C'est à s'en taper le cul par terre !

Ah ça, foutre, est-ce que les prolos vont imiter toutes les grimaces des bourgeois, kif-kif les singes et les guenons ?

Jusqu'ici nous nous étions garés de cette gourdiflerie qu'on appelle le duel.

Est-ce qu'on se mettrait à y prendre goût ? Ça serait bougrement triste !

Un quotidien de la haute, le *Matin*, a engueulé les colignons, les traitant de feignasses et de trous de cul... Ça, c'est naturel, vu que les grosses légumes des Compagnies graissent la patte aux journaliers qui, pour de la belle galette, font toutes les salopises qu'on leur commande.

Mais ce qui est gondolant, c'est que mesgourdes de colignons, au lieu de rapliquer en tas à la turne du *Matin* pour avoir une petite explication, y envoient deux de leurs copains pour demander avec bougrement de salamalecs une rétractation ou une réparation par les armes.

Oh là là, oussqu'est mon tire-pied !

C'est à chier des drapeaux tricolores en travers.

Un duel ! Maquarel de sort, un duel...

Et à quoi qu'on se battra, à ce duel ?

Au fouet ? A l'éponge ? A la roue de voiture ?

Non, vrai, ça me fait tordre. Voilà que les ouvriers se foutent à faire les mêmes gnoleries que les bourgeois.

Il ne leur manquait que le duel pour être complets !

Déjà les merlans et les types de la bâtisse avaient envoyé des témoins à cette vieille vache d'Yves Guyot, le vieux petit policier, l'empoisonneur de chocolat. Turellement, le salaud fit foutre à la porte les niguedouilles, comme si c'eut été des mendigots.

Au *Matin*, ça a été kif-kif avec les témoins des colignons.

Outre ça, tout le monde se fout de leur poire et les quotidiens rigolent de la bonne blague.

Nom de dieu, il est temps qu'on arrête les frais. En voilà assez avec les duels !

J'espère bien qu'il ne se trouvera plus de bons bougres pour suivre l'imbécile d'exemple que viennent de donner les colignons.

Nous avons le citronnard farci d'assez de loufoqueries et de préjugés, sans y ajouter celui-là.

Que les aristos, les emmanchés, les bourgeois et les journaliers s'amuse à se battre en duel, c'est foutre pas bibi qui y trouvera à redire.

Au contraire, nom de dieu ! Je trouve que ces jean-foutre n'y fichent pas assez d'entrain : je voudrais les voir batailler à tire-larigot et se larder ferme.

Plus il s'en tuera, mieux ça vaudra !

Ça fera toujours ça de moins de vermine.

Mais, que les prolos emboitent le pas, ah non, alors !

Faut être rudement tourte pour s'aviser de discuter avec les bourgeois, — et le faire à la politesse et à la loyauté avec eux.

Crédieu, il est pourtant facile à comprendre que s'ils nous agonisent de sottises, c'est tout simplement parce qu'ils sont nos ennemis. Or, on ne discute pas avec les ennemis, — on leur bouche la gueule !

A défaut de mieux, y a rien de tel comme une bonne matraque pour leur tanner le cuir !

ARISTO ANTI-VOTARD

Nom de dieu, y en a pas épais d'aristos du calibre au vicomte de Colleville.

Il a été dépoté, et ayant vu de près toutes les salopises politicardes, il en a soupé. Si bien qu'il ne veut plus rien savoir et refuse d'être à nouveau candidat.

C'est ce qu'il vient de déclarer, dans une babillarde adressée à une bande de votards de Castellane, dans les Basses-Alpes, qui le pistonnaient pour qu'il se représente.

De cette babillarde, je pige les becquets caractéristiques où il donne ses raisons :

« Le titre de député, qu'il dit, grâce aux opportunistes qui ont le privilège de tout salir, est tellement déconsidéré, que l'on s'expose peu volontiers à l'inscrire sur sa carte de visite. On pourrait donc attribuer ma résolution à un sentiment de dégoût.

« Cela serait insuffisant.

« ... Je ne suis plus le même : révisionniste hier, je suis aujourd'hui entièrement convaincu que le *Socialisme* et l'*Antisémitisme* seuls peuvent délivrer la patrie du régime de corruption qui la tue... »

Foutre, voilà un aristo qui a l'air de comprendre que pour être potable le Socialisme doit être tout l'opposé de la Politique.

Il ne veut plus rien savoir des fourbis électoraux, — et il a bougrement raison !

Je lui souhaite de persévérer.

Y a bien quelques machinettes qui me défrisent dans sa babillarde : Ainsi, il parle de Patrie... m'est avis que c'est plutôt un mot qu'il emploie pour dire « le populo qui habite la France » et que sa Patrie n'a rien à voir avec celle des galonnards qui ne prétendent vouloir tuer les prolos étrangers que pour mieux massacrer ceux de France.

Mais quoi, l'aristo est en train de faire peau neuve : de chenille il passe papillon, — ça demande un peu de temps, nom de dieu.

La chose importante pour l'instant, c'est qu'il foute l'ambition et la votellerie au rancard.

Mille dieux, y a bougrement de prolos qui ne feraient pas mal de prendre modèle sur ce gas-là !



Voici ce que m'écrit un bon bougre de Eausmont-sur-Garonne :

« Cette année-ci, tout est en avance ; pour la Saint-Jean, nous allons commencer à foutre nos blés par terre ; chose qui n'était pas arrivée depuis bien longtemps... »

« Mais, ce pourquoi je t'écris, père Barbassou, c'est au sujet de ce que j'ai lu dans un petit caneton de Bordeaux, la *Question Sociale* ; et aussi de ce que j'ai ouï dire à Marmande par deux orateurs socialos du même Bordeaux et par des types qui sont emboînés de leurs idées.

« Si j'ai compris un tantinet leur dégoisage, ce qu'ils veulent, c'est, primo : s'enfiler dans les conseils cipaux et à la Chambre des ampotés ; segundo : fiche dans les pattes de l'Etat, chemins de fer et mines d'abord, et ensuite les usines, les ateliers et la terre.

« Crois-tu, père Barbassou, qu'avec cette solution de la garce de Question sociale nous puissions être heureux, comme des porcs à l'engrais ? Moi, vietdaze, m'est avis que non, et je me méfie bougrement des merles de la gouvernance.

« Coller la terre dans les pattes de petits ronds-de-cuir qui, le lorgnon sur le pif et les bras pleins de paperasses, viendraient décider qu'ici il faut du chanvre, là des navets, ailleurs des citrouilles... ça me paraît rudement mouche !

« Je sais bien, pécaïré ! que des bons fieux, las d'être sucés jusqu'à la moëlle par les morpions d'usuriers et de fonctionnaires, ont pu se dire, dans une heure de découragement : « qu'il prenne donc tout, cet animal de gouvernement ! » Mais, je sais aussi, nom de dieu, que ceux-là même empoigneraient la fourche, si la gouvernance voulait fiche son grappin sur la terre.

« C'est que, capet de dious, nous sommes à même de juger de la valeur de l'exploitation de la terre par ces moineaux-là :

« Par le seul fait du monopole du tabac, l'Etat, qui distribue à qui il veut le droit de plantation, n'est-il pas effectivement le propriétaire oussque pousse cette plante ?

« Ben sûr que si, cré pétard ! Et dans la plaine de la Garonne, oussque je niche, il nous le fait salement connaître : Tel jour, faut détruire les semis ; tel jour, remuer, effeuiller, arracher, etc... Et pas manquer, foutre ! Sinon, les procès-verbaux tombent drus, — comme la misère sur les pauvres.

« Y a pas d'emmerdements que les salopiauds d'employés ne nous fassent subir ; et si c'est là un avant-goût de l'Etat-Socialo, il est rien propre, mille foutre !

« Maintenant me diras-tu : « Avec cette kérielle de dégoutations, pourquoi ne pas envoyer paître le gouvernement et garder sa terre pour d'autres récoltes ? »

« Que veux-tu, tonnerre de Brest, faut bien se caler les joues et ne pas laisser la bonne terre en friche. D'autre part, le tabac est une récolte assez bonne : il n'empêche pas de mettre le froment après lui, et loin d'épuiser la terre, il la fumerait plutôt.

« Maintenant, faut que je te dise qu'après tant de mistouffes on nous paie le tabac ce qu'on veut.

« Oui, les grosses légumes nous paient ce qu'ils veulent !

« Pourquoi pas ? Ils sont les maîtres !

« Et ils le sont tellement qu'ils font du favoritisme grande largeur : foutant une plantation plus forte à qui leur lèchera le cul ; la retirant complètement à qui veut rouspéter ; passant le tabac premier choix aux rossards qui votent pour eux, quand même que leur récolte ne vaudrait pas tripette, etc !

« Le plus fort qu'on nous paye, c'est dix sous la livre, mais y en a pas mal à neuf et à huit sous.

« Et bondieu, il se vend 12 fr. 50 le kilogramme dans les bureaux de l'Etat. Qui donc fait cette différence entre le prix d'achat et le prix de vente ?

« C'est pas les ouvriers qui le manipulent, — à coup sûr ! car à Tonneins, Marmande, Aiguillon, Damazan, où se perchent les manufactures, ils sont exploités pire que dans les bagnes patronaux, avec du mouchardage et du droit de cuissage à la clé.

« Ceux qui font la différence entre le prix d'achat à nous, et le prix de vente du perlot au populo, c'est les chameaux d'employés qui tant et tant nous emmerdent. Ça sert à les entretenir et à les gaver.

« Grâce à ces vermineux pète-secs, si nous voulons fumer notre bouffarde il nous faut donner à l'Etat une livre de tabac... Et l'Etat nous rend en échange un paquet de cinquante qui contient juste quarante grammes !

« Si c'est à ce résultat que veulent nous mener les socialos, faudra prendre une trique pour leur faire la conduite.

« C'est-y donc ça que tu veux, toi aussi, père Barbassou ? »

Tout doux, mon fiston, faut pas confondre intelligence avec sergent de ville, honnêteté avec dépoté, et socialo à la manque avec socialo pour tout de bon.

Entre les uns et les autres, y a autant de différence qu'entre le jour et la nuit.

Vouloir donner à l'Etat, usines, mines et terres, — tout le bataclan social, en un mot, — faut être loufoques tout plein, et avoir de la bouze de vaches plein les quinquets, comme les jean-foutre de socialos pisse-froid, — je peux pas en revenir !

C'est foutre bien vrai, ce que tu dis à propos des planteurs de tabac ; mais c'est pas tout, sandi ! Reluque un peu plus au large et vois les autres turbineurs de l'Etat (ceux qui font un travail utile), les facteurs, les cantonniers, etc.

Eh bien, ils sont payés bien moins que chez n'importe quel patron, n'ont pas une minute de liberté, et endurent une discipline de troubades.

Le cochon d'Etat que les niguedouilles voudraient faire intervenir en faveur du prolo, ferait pas mal de prêcher d'exemple. Au lieu de ça, il dénie à son monde jusqu'au droit de se syndiquer.

Groupés, associés, les cantonniers, les facteurs, pourraient revendiquer un peu plus d'indépendance, un quignon de pain moins

amer ; ils pourraient faire grève, arrêter les affaires, etc.

Pour y parer, on les traite comme des truffards.

Et c'est aussi comme des truffards que nous serions traités, quand la terre et les usines seraient sous la coupe de l'Etat.

Nenni, pas, nom de dieu ! C'est pas ce fourbi que veut le père Barbassou, ni les anarchos : on sort d'en prendre... L'Etat, on veut le foutre aux chiottes.

Ce que nous voulons, c'est la terre aux paysans, la mine aux mineurs, l'usine à l'ouvrier.

Mais le tout librement, spontanément administré par les intéressés eux-mêmes ; l'individu, libre de se mouvoir dans le groupe, comme le poisson dans l'eau ; le groupe libre dans la commune libre ; la commune se fédérant librement avec d'autres communes. En un mot, la libre entente, à la place des lois imposées que nous subissons aujourd'hui.

Nous ne voulons pas changer de maîtres, — mais les supprimer tous.

Nous ne voulons pas coller le Quatrième-Etat à la place du Tiers et remplacer les contre-coups et les intendants actuels par les contre-coups et les intendants de la gouvernance.

Non, foutre ! Place à l'Homme libre ! Place à l'Anarchie !

Le père Barbassou.

PHILANTROPIE — SALOPERIE !

L'Assistance Publique a été inventée pour goberger une ribanbelle de feignassons bourgeois : les ronds-de-cuir et les grosses légumes de cette garce d'administrance sont seuls assistés.

Pour ce qui est du populo, il se tape !

Ce que je dégoise sur l'Assistance, peut se dire de toutes les couillonades philanthropiques qu'on fait luire à nos yeux. Ça n'a d'autres raisons que de nous embistrouiller et de nous faire perdre de vue le vrai chemin.

Si on savait qu'un bon bougre n'est prisé par les richards que s'il peut turbiner ferme, — et que, s'il tombe malade, s'il est sans boulot, faudra qu'il crève sans secours, ni espoir de secours, — ça paraîtrait tellement abominable qu'on perdrait patience et on se rebifferait.

Les jean-foutre ont compris le fourbi, nom de dieu ! Aussi, ils ont fait semblant de prendre notre sort en pitié : avec un peu d'oignon, ils se sont tirés des larmes et se sont fait une gueule hypocrite et charitable.

Ça a tellement bien pris, que nous endurons la mistouffe et la maladie, non pas parce qu'on nous soulage, — mais parce qu'on nous promet de le faire.

C'est toujours la vieille rengaine du merlan, qui avait foutu sur son affiche : « Demain, on rase à l'œil ! » Comme la pancarte ne changeait pas, le demain n'est jamais venu.

Le populo poirotte, ... tant et si bien qu'il en crève, nom d'une pipe !

Pour preuve de ce que j'avance, pigez la façon dont on s'est foutu de la fiole d'un bon bougre :

Sans turbin depuis six semaines, malade à ne pas tenir debout, il s'en va à la visite à l'hôpital Beaujon : « Vous ferez pointiller votre ordonnance, et vous aurez vos médicaments gratuits au bureau de bienfaisance, » lui dit le médecin.

Le prolo s'en vient à la mairie de Montmartre, son quartier. Il reluque les belles colonnes, les chouettes escaliers, — le tout édifié avec la belle monouille du populo.

Il monte, .. il redescend, ... se casse le nez

sur une demi-douzaine de ronds-de-cuir, et enfin tombe sur le bon.

« Une ordonnance ? Vous irez demain à 9 heures à la consultation du médecin, rue Damrémont : on vous donnera un bon pour toucher dans n'importe quelle pharmacie. »

Rue Damrémont, c'est une femme qui distribue les médicaments ; elle cherche dans un catalogue : « Je ne trouve rien de ce qu'il vous faut. Nous avons bien de ceci, ... mais, monsieur ne peut pas faire ses pilules. »

Voyez-vous le coup qu'on lui ait dit : Voilà du sel, du poivre, de l'huile, faites votre salade vous-même !

« Mais alors, réplique le gas, si vous n'avez rien ici, donnez-moi une autorisation, que j'aille à la pharmacie.

— Oh, je peux pas ! »

Pour lors, nouvelle balade du pauvre bougre à la mairie ; la veille on lui avait dit qu'il irait dans n'importe quelle pharmacie ; maintenant on se fout de sa fiole, on l'envoie au bain : « Pouvons pas, ... savons pas... »

Dame, le prolo rouspète : il traite les gratte-papiers d'empaillés, et après une engueulade s'en retourne à Beaujon.

Là, il n'a pas été plus bidard ; le médecin lui répond qu'il n'y peut rien, qu'il ne peut pas payer les médicaments de sa poche.

Et les élèves de rigoler ! ...

Trois jours de trotte pour dégouter des médicaments à l'œil et être obligé de s'en passer, — nom de dieu, voilà qui prouve ce que je disais en commençant : l'assistance publique n'existe que pour faire un sort aux fils de bourgeois.

Y a pas qu'à Paris qu'il se passe des horreurs pareilles. C'est partout, nom de dieu !

On dirait que toute la racaille administrative a pour métier de torturer le populo.

Jugez plutôt, par ce qui vient d'arriver à Troyes, à une pauvre malheureuse que la garce d'organisation sociale a foutue au ruisseau.

Oh foutre, c'est jamais le père Peinard qui fichera la pierre à ces pauvresses ! Les plus putains ne sont pas les baladeuses qui aguichent les passants aux coins des rues. Non !

Faut chercher plus haut : c'est dans le grand monde que sont les vraies gadoues, — les marquises, les richardes, les belles madames toutes sucrées, — voilà les vraies putains !

J'en reviens à la malheureuse : dernièrement elle eut la déveine d'attraper quinze jours de prison pour une infraction au règlement. Car, hélas, dans leur triste métier, elles sont sous la griffe de la police : pour un oui, pour un non, sans jugerie ni condamnation, on les fiche au clou.

Et dire que les jean-foutre de la haute veulent nous faire gober que l'esclavage est aboli !

La pauvre bougresse était enceinte, elle accoucha en prison. La sale brute qui est le maître là-dedans, en profita pour la martyriser.

Il ne voulut pas la faire transporter à la Maternité ; il alla jusqu'à lui refuser de l'eau, et ce n'est que quand leur victime fut à bout de souffrances, quand les gaffes se furent bien amusés de ses douleurs, qu'on alla chercher une sage-femme.

Le médecin de la prison apprit tous ces détails ; c'est tout juste si ça l'émotionna, — il se contenta de dire qu'on n'aurait pas dû laisser cette femme dans cet état.

Hein, comme c'est du propre : mince de charité et de philanthropie !

Le gardien-chef torture une malheureuse malade, et le médecin qui devrait foutre le hola, tait sa gueule.

Quelle vacherie que la société actuelle ! Les abominations y fourmillent tellement, nom de dieu, qu'on les trouve naturelles.



Aux galonnés. — C'est pas en France que ça s'est passé, c'est à Vienne, en Autriche.

Un lignard s'est richement vengé d'un gradé qui, depuis des mois, le maltraitait pour des blagues.

Le galonné s'étant endormi sur son pieu, le troubade prenant son flingot, à profité de l'occasion pour l'escoffier comme une m-rde.



Aux juges. — C'est en Cochinchine qu'est arrivé le coup suivant. Il paraît que là-bas on peut se balader avec une clarinette sur l'épaule, sans qu'on y trouve à redire. C'est une bonne chose.

Or donc, un annamite qui avait été condamné — injustement, ça ne se demande pas ! guignait le procureur de la République qui lui avait valu son sucrage.

Un jour de courses, il s'est approché et l'a crevé net.



Chouette alors! — La semaine dernière, c'est une riche bougresse de culasse, qui, en sautant de sa pièce, est allée casser le museau à deux galonnés : un commandant et un lieutenant.

Aujourd'hui, c'est un rigolo, — bien rigolo, nom d'un foutre! — qui, en parlant, creve le grand ressort d'une charogne de sabreur, mossieu le marquis Augustin-Patrice d'Aurelle de Paladine, fils d'assassin, graine d'assassin.

Son paternel, le général Aurelle de Paladine, fut, en 71, un des plus grands massacreurs des communards.

A qui le tour ?



A **Li noges**, la semaine dernière, le copain Meunier s'est appuyé trois réunions dans trois quartiers différents.

Chaque coup, y avait au moins 300 prolos de présents.

Et foutre, ils n'ont pas pioncé à écouter les paroles du camarade : ils buvaient ses jaspinages, kif-kif du petit lait.

Ils ont prouvé leur contentement d'entendre dégoiser carrément des vérités qui font sauter les bourgeois, en jouant ferme du battoir.

C'est avec le même entrain qu'ils cogneront sur les jean-foutre de la haute quand l'occase s'en trouvera.

A **Lapalisse**, un petiot patelin de l'Allier, un bon lieu de trimardeur a fait une galbeuse réunion samedi dernier, à la salle de la mairie.

Une soixantaine de gros pleins de soupe s'étaient amenés, histoire de se payer la tête de l'orateur.

Quand ces jean-fesse là ont vu que les 200 prolos présents gobaient le dégoisement du camarade, ils ont baissé le caquet et se sont contentés d'écouter, en faisant des grimaces, kif-kif un député qui avalerait du vitriol au lieu d'un pot de vin.

Dans les alentours de la salle, les hirondelles de potence faisaient le pied de grue, es-

pérant arquepincer quelques anarchos : ils en ont été pour leur poirotage.

Pendant trois heures le copain a jacté, dépiotant la religion, la patrie, l'autorité, la propriété, et toutes les salauderies bourgeoises.

Il a eu beau tendre la perche aux contradicteurs, peau de zébie ! Personne n'a ouvert le bec.

C'est les prolos de Lapalisse qui étaient contents, nom de dieu ! Ils ont été bougrement plus satisfaits que si Constans-le-Massacreur ou Dupuy-le-flic étaient venus leur faire la postiche.

Ils deviennent pratiques, que c'est un vrai beurre ! Ils disent franchement que c'est de la couille d'être votard et que pour nous débarasser de la clique qui veut vivre sans produire, y a rien de tel qu'un échelas ou le crucifix à ressort.



COCHON DE CONTRE-COUP

Dans un des plus sales bagnes de **L'Arbresle**, celui du jean-foutre Chapelle, y a un contre-coup qui, non content d'emmerder les prolos, trouve encore moyen de se faire abreuver par eux.

Malheur au nouvel embauché qui, en guise de bienvenue ne lui paye pas à dîner.

Il est sûr de ne pas faire long feu dans l'usine, — s'il y moisit une huitaine, c'est tout le bout du monde.

Ça vient d'arriver à un jeune bougre que le patron avait embauché : trois jours après le garde-chiourme Menus lui a foutu son sac, — furieux de n'avoir pas eu la gargamelle rincée.

Ainsi, nom de dieu, voilà où on en vient : faut satisfaire la goinfrerie d'un contre-coup, sinon le salaud vous fait crever de faim.

Ah bien, c'est épatant comme les prolos sont libres !

On nous serine sur toutes les guitares que nous avons une chiée de droits : en réalité nous sommes non seulement sous la coupe des patrons, mais encore des contre-coups !

EXEMPLES A SUIVRE

Montceau-les-Mines. — Cré pétard, en attendant qu'on en vienne à partager les rati-chons en deux, ... pour qu'il y en ait davantage ! il n'est pas mauvais de se foutre en travers de leur chemin.

Ne serait-ce que pour prouver à ces maudits abrutisseurs que le populo n'est pas aussi crétin qu'ils le prétendent.

C'est le raisonnement que s'était fait un chouette bougre, marchand de cerises qui, dimanche dernier, se trouvait avec sa petite carriole sur le passage d'une procession.

« Rangez-vous, que nous passions ! » lui gueule un frocard.

« Vous m'avez pas regardé ? répond le gas, si je vous gêne, passez à côté. Pour ce qui est de tibi, je paie patente pour avoir le droit de circuler dans les rues, j'en use... A la cerise ! fraîche et bonne... » Et sans plus s'épater, le gas a continué à crier ses cerises.

Un autre bon bougre, colignon deson métier, n'a pas été assez cruche pour poirotter avec sa guimbarde, jusqu'à ce que les processionnards aient fini de défiler.

Fouette cocher ! Et il a coupé la procession.

Mais, moins bidard que le marchand de cerises, ça ne lui a pas porté bonheur : le pauvre bougre turbinait chez un sale exploiteur nommé Genevoie, converti au crétinisme par amour des pièces de cent sous. Pour dix sous, il embrasserait les fesses d'un évêque et jurerait sur

tous les saints du paradis que ça sent la rose.

Ce Jean-foutre n'a pas raté le coche : pour prouver que sa conversion est bon teint il a foutu son colignon à la porte.

S'il a voulu prouver que les cafards pratiquent la charité comme l'indique leur religion de mensonges — il a juste prouvé le contraire.

Tonnerre de dieu, c'est pas qu'aux enfroqués que les gas de **Montceau** s'en prennent. Si tous les prolos montraient autant de nerf qu'eux en face des roussins, y aurait pas mal de ces vaches avec le troufignon en marne-lade.

Lundi dernier, vers 11 heures du soir, une petite bande, composée de cinq bons fieux flannochoient dans la rue Centrale.

Tout à coup, quatre sergôts s'amènent qui engueulent les camaros sous prétexte qu'ils troublaient « l'ordre public. » Les aminches leur répliquent qu'ils ont l'ordre quèque part et qu'ils se foutaient des flics, autant que bibi de Carnot.

Voilà qu'une des crapules sort son coupe-choux, pour casser la margoulette aux riches fistons.

Ah malheur, la blague lui a coûté chérot ! Les zigues l'ont désarmé dans un rien de temps, et ils ont fait kif-kif avec les quatre autres salauds.

Les vaches se sont trottées avec la rapidité d'un jugeur découvrant une petiotte marmite sur son paillason.

Quand aux camaros, ils sont rentrés à leur turne avec tout le fourbi des roussins.

Bien ça, les gas ! Continuez de tanner le cuir aux salauds et aux jean-foutre.

Le vieux père Peinard vous marque un bon point !

TROP DE PLATITUDE, FOUTRE !

L'autre dimanche, le couvre-chef de la police, le pion Dupuy débarquait à **Alby**.

Comme je l'ai dit il y a huit jours, son entrée triomphale ne m'archa pas sur des roulettes, — c'est les roulettes qui marchèrent dans les sifflets, et ferme, nom de dieu !

Des ribanbelles de zigues d'attaque s'étaient amenés de **Carmaux**, profitant de l'occase pour faire une manifestance anti gouvernementale.

Turellement, y eu des arrestations. Plusieurs des mineurs révoltés du 15 août furent entoilés, et, entre autres, le copain Nicolas, — que la police albigeoise passa à tabac, à l'instar de Paris.

Les notabilités socialistes de Carmaux sifflèrent ferme le sale jean-foutre qui, au lendemain du 1^{er} mai, approuvait les assommades policières.

Ça, mille bombes, c'était rupinskoff de leur part !

Par exemple, ce qui n'a pas été fort, c'est leur attitude après les arrestations : ces mêmes socialos, oubliant qu'ils venaient de siffler le chef des bourriques, ont fait des courb-tes près des larbins gouvernementaux. Ils ne trouvaient pas la terre assez basse pour s'humilier !

C'est vrai qu'ils demandaient la liberté des camaros arrêtés.

Mais quoi, c'est pas une raison pour s'aplatir devant le mouchard Dietz.

Leur réclamation eut été richement plus chouette, si au lieu d'être faite à genoux, elle avait été formulée une trique au bout du bras.

Nom de dieu, faut avoir dans le ventre une conscience bougrement souple pour pouvoir la retourner aussi facilement qu'un bonnet de coton.

De deux choses l'une, ou c'est des inconscients, ou c'est des finaûs qui en pincent pour la réclame électorale.

Eh foutre, y avait un moyen d'éviter toute démarche près des autorités constipées : c'était de ne pas laisser coffrer les camaros !

GESSLER VIT ENCORE!

A quand la résurrection de Guillaume Tell, foutre ?



SERGOT !

(Monologue)

I

Tout comme un autre t'aurais pu
Prendre un'varlope, un'scie, un livre :
T'es grand, t'es solid', t'es trapu ;
Seul'ment faut qu'on masse et qu'on trime.
T'es bien plus chouett' dans les sergots,
Tu n'fous rien, tu t'rougis la trogne ;

Tu t'fais rincer par les bistrots.
Va donc, eh ! cogne !

II

Les pauv'r's gas qui t'gagn'nt ton argent
Tu les embêt's, tu les houspilles,
T'aim' mieux t'entendr' dir' : « M'sieu' l'agent »
Par les rodeurs et par les filles.
Tu fais l'beau quand ell's t'nomm'nt : « gros loup »
Ah ! c'est du joli dans ta clique !
C'est fainnant, poivrot et marlou.
Va donc, eh ! flique !

III

L'autre jour, c'était l'premier mai,
Sur les anciens francins en cottes
J'tai vu, le regard allumé,
Tomber à grands coup- d'poings et d'bottes.
Sur les goss', les femmes et l's vieux
Tu cognais dur, faisant l'bravache :
Une ombrell' roug' t'rendait furieux.
Va donc, eh ! vache !

EDOUARD GUY,